

A propos de Vous

Nitrus



Martin Nitrus

À propos de vous

© Martin Nitrus, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4316-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

« Il souffre d'avoir perdu sa mère.

Moi je voudrais qu'il l'oublie. »

Eulalia, 20 ans, Saint-Quentin

Ce jour-là, le temps ressemblait de loin à un temps de Toussaint. Il faisait chaud. Une température décevante à cette époque de l'année, doublée d'une odeur âcre dont il était impossible de comprendre l'origine (il y avait bien longtemps qu'on ne faisait plus de feux de bois dans cette partie Est de Paris, il y avait bien longtemps que les charbonniers, les forgerons, les blanchisseuses avaient plié leurs gaules). Alors d'où venait cette sensation chargée ? Peut-être de mes narines, pensa Ben en ouvrant la fenêtre du salon, sur le coup des huit heures du matin, bien qu'il eût pris une journée de vacances. Mais bon, Susie s'était levée. Elle avait pris ses précautions pour ne pas le réveiller (par exemple, elle avait réglé le pommeau de douche sur faible débit, puis avait utilisé la cafetière à piston au lieu du moulin). Mais il avait senti cette vie qui reprenait dans l'appartement, et avait assisté, attristé, à la montée concomitante de son sentiment de culpabilité. Non seulement Susie travaillait plus que lui, mais elle avait un métier qui prenait plus la lumière. Alors, il sentait de son devoir de faire acte de présence, dans un élan participatif en quelque sorte. Il s'était levé et s'était versé du café dans son mug estampillé Harvard, au bar, lui aussi américain, de leur appartement. Il était fier de ce bar. C'était un marqueur social indéniable. Puis, lorsque la porte d'entrée s'était refermée derrière Susie, Ben s'était retrouvé dans le silence du salon, vêtu de son caleçon et de son tee-shirt « Hard Rock café San Diego », avec au fond de lui ce sentiment un sentiment paradoxal de sa propre inutilité.

Alors il se gratta les couilles. Mais pas de manière vulgaire, comme un primate, comme un trentenaire d'aujourd'hui, vivant dans une grande ville. C'est-à-dire qu'il le faisait fréquemment pour retrouver la sensation de sa partie génitale. Il le faisait dans ces moments de vacuité, comme ce matin-là, ces moments où il se savait, comment dire, à bonne distance du héros qu'il s'était promis de devenir ; un homme normal de ce début de XXIème siècle, en somme,

c'est-à-dire un homme qui, à l'image du vieux continent sur lequel il évolue, n'impressionne plus grand monde, ni sur le plan physique, ni par sa puissance intellectuelle, ni même par sa capacité à générer des revenus conséquents.

Ben se rendit compte que le liquide était maintenant froid. Il le termina d'un trait. Et puis il ouvrit la fenêtre du salon, comme il aime le faire lorsqu'il démarre sa journée, seul à la maison et que Susie est déjà partie ; une situation qui se reproduit de plus en plus souvent, pour des raisons sur lesquelles il n'aime pas beaucoup s'étendre. Et oui, alors qu'il s'attendait à ressentir le picotement du froid, il fut déçu. Machinalement, il inspecta les appartements d'en face. La cour de l'immeuble était si étroite qu'il pouvait quasiment voir ce que chacun avait dans son assiette pour le petit déjeuner. Par exemple les brioches qu'achetait souvent Fanny, la mère de famille nombreuse du rez-de-chaussée, mère courage flanqué d'un mari Tony, glandeur devant l'Éternel. Il pouvait aussi voir très distinctement ce qui se passait chez Paul, le vieil homme du premier étage, ou chez Emmanuelle, la journaliste écologique et procédurière du deuxième, leur vis-à-vis. Chez cette trentenaire comme chez pas mal d'habitants du quartier, les menus étaient assez faciles à deviner : chaque matin, elle se versait un bol de granola et de flocons d'avoine, de noix, de graines de chia et de fruits secs. Le tout était noyé dans du lait d'amande et agrémenté de tranches de pommes ou de bananes. Il devinait cela plus qu'il ne le voyait vraiment. Car c'était ce qu'elle mangeait depuis toujours et qu'elle lui avait énuméré par le détail lors de la dernière fête des voisins. Ben scruta les intérieurs de ce voisinage disparate, puis eut honte de l'avoir fait. Il referma la fenêtre.

Contrairement à son homme, Susie ne faisait pas le pont de la Toussaint. Son employeur ne lui avait pas suggéré, au contraire de celui de Ben, de prendre un jour de congés. Si dans sa boîte de conseil à lui, il en était à attendre une hypothétique prochaine mission, le magazine où elle officiait elle marchait à plein régime. A *Vous magazine*, où Susie travaillait depuis bientôt dix ans, on avait grandement besoin d'elle. En outre, c'était jour de bouclage. Il y avait du pain sur la planche : la relecture de toutes les réponses aux lecteurs, réponses portant sa signature et préparées par les secrétaires de rédaction, la vérification de la mise en page – une marotte à laquelle personne ne lui demandait de s'attarder –, et le choix des accroches (même si ce n'était pas son domaine, elle trouvait que les titreurs étaient des incapables).

Elle avait donc filé au journal de bonne heure, alors que le reste des équipes

avaient l'habitude d'arriver sur le coup des dix heures. Susie adorait prendre le métro avec les lève-tôt. Elle commençait par descendre les escaliers et écoutait le bruit de ses pas résonner dans le couloir carrelé de la résidence. Une fois qu'elle avait pénétré dans le métro, elle était attentive à tout : aux lumières blanches qui illuminaient les quais et aux slogans enchanteurs des affiches publicitaires, ces derniers pouvant être des sources d'inspiration pour sa journée de travail. Elle guettait les feux du métro au loin, et prêtait tout autant attention à l'odeur qui flottait dans l'air, mélange d'humidité, de métal et de parfums variés. Elle entrait alors comme par magie (considérant les grondements autour d'elle) dans ses pensées. Le trajet était à la fois un moment de calme intérieur et un moment studieux. Du moins lorsqu'elle trouvait une place assise. Ce qui ne pouvait arriver qu'avant huit heures du matin. Les portes s'ouvraient, le sifflement familier opérait et elle s'avancait directement à la première banquette libre. Si elle était à la fenêtre, c'était encore mieux. Les parois sombres défilaient à toute vitesse de l'autre côté des vitres, ainsi que les lampes fluorescentes, installées à distances régulières. Voir les rames partir au loin lui fournissait également des sources d'inventivité.

Alors elle sortait son carnet de notes et son stylo de son sac, ainsi que sa pochette de feuilles volantes. Les autres passagers étaient toujours plongés dans leurs propres pensées ou absorbés par leurs smartphones. Elle profitait de l'atmosphère silencieuse de la rame pour relire les réponses qu'elle avait fournies au secrétariat de rédaction. Elle ne les corrigeait pas (c'était leur boulot à eux) mais les utilisait pour noter de nouvelles idées, de nouveaux thèmes qu'elle souhaitait aborder dans ses prochaines chroniques. Elle griffonnait des mots sur la feuille. Parfois, elle levait les yeux de son carnet et observait un à un les visages des autres passagers. Chacun avait sa propre histoire, chacun pouvait convoquer des souvenirs. Tout le monde, autour d'elle, pouvait potentiellement envoyer des lettres ou des emails au journal pour témoigner de ses souffrances, de ses manques, ou d'un simple malaise. Elle le savait et les regardait avec un sentiment étrange de propriété. Par exemple, ce matin-là, c'était ce cadre sérieux lisant *Les Échos*, ou cette étudiante endormie avec un livre ouvert sur les genoux, ou encore cette mère de famille tenant fermement son garçon dans une main, et le cartable du petit dans l'autre.

La chance de Susie était qu'entre la station de la République et le pont de Levallois, le terme de son trajet, une vingtaine de stations lui donnaient le temps de réfléchir. À Bourse, un homme vêtu d'un costume élégant pénétra dans le

wagon, le visage mangé par le stress. Quelle histoire cachait-il ? Quelle réunion cruciale l'attendait ?

Enfin, elle arriva au terminus de la ligne 3. Là aussi, c'était chaque fois la même chose : la fierté de voir se dresser au-dessus d'elle la façade de verre du groupe d'Edition, qui reflétait la lumière du jour et donnait une impression de transparence et de modernité. La fierté de faire partie de cette modernité. L'entrée principale était formée de deux grandes portes en verres qui s'ouvraient automatiquement lorsque le visiteur s'approchait. Sur les murs autour du bureau de l'accueil étaient accrochées deux tableaux contemporains. Le premier proposait des formes géométriques complexes barrées de traits énergiques en un hommage un peu maladroit mais sympathique à Kandinsky. Le deuxième était une photographie géante en noir et blanc, représentant une scène de rue dans une capitale quelconque, dans laquelle l'étrangeté s'insinuait par un jeu de clair-obscur. Susie passa son badge dans le tourniquet métallique à gauche du bureau de l'accueil, non sans avoir salué la femme et l'homme qui officiaient ce jour-là. Elle le faisait avec cette voix aiguë et enjouée, qu'elle voulait chaleureuse, afin de montrer à ces deux intérimaires, quels qu'ils furent, que malgré son statut de « vedette » du groupe – son portrait trônait parmi le « hall of fame » du couloir qui menait aux ascenseurs – elle était à l'écoute.

Être à l'écoute était la marque de fabrique de Susie, son gagne-pain, sa richesse.

*

A l'heure où Susie pénétrait dans la salle de rédaction de *Vous*, ce magazine de bien-être, où elle exerçait le rôle convoité de reine du courrier des lecteurs, Ben disposait trois barquettes de Weetabix dans une assiette creuse. Il déversa le lait, d'abord très lentement, pour laisser le temps aux Weetabix d'éponger le liquide (et faire durer l'illusion que rien n'avait été versé), puis rapidement, pour noyer le tout et ressentir un micro-instant de toute-puissance. Il saupoudra le sucre jusqu'à ce que celui-ci forme une couche parfaitement étale sur les barquettes. Il installa ensuite son œuvre sur la table ronde métallique du salon, et entama ce qu'il convient d'appeler un zapping désolant. Quelle que soit la couche sociale à laquelle vous appartenez, le zapping du matin est toujours la marque de la démission. Riche ou pauvre, le gars qui zappe le matin envoie le message qu'il a lâché l'affaire.

Ce matin-là, Ben se lança dans l'habituel tunnel matinal de programmes pour enfants. *Totally Spies ! Les Minikeums, Les lapins Crétins* et *Tchoupie* s'enchaînèrent avec un bel enthousiasme, qui n'atteignit pas le consultant au chômage technique. Puis, allongé sur le futon du salon, il somnola en écoutant les émissions de radio matinale de France Inter. Les débats d'utilité publique lui permettaient de se sentir moins seul.

Si Ben pouvait considérer qu'il avait de la chance de pouvoir breaker, la réalité de sa situation professionnelle n'était pas florissante. Après le rachat de sa société par une multinationale, le périmètre de son poste était en cours de clarification... Nombreux étaient ceux, chez l'acquéreur, qui occupaient le même poste de directeur de projet que lui. Même sans talent, ils étaient du bon côté de la barrière. Ben avait rédigé une note d'intention décrivant les synergies possibles sur son périmètre, la soupoudrant de quelques idées novatrices qui, avait-il pensé lors de son envoi, allait le positionner comme un expert incontournable, offrant une valeur ajoutée certaine. La seule réponse qu'il avait reçue avait consisté à lui suggérer de solder ses vacances pour que « tu sois prêt, lorsque les choses redémarreront pour toi. » Il y pensa, puis n'y pensa plus. Lorsque retentit le générique du jeu des mille euros, il se réveilla d'un sommeil profond.

En début d'après-midi, il émergea groggy d'un bain moussant. Il plaqua méticuleusement ses cheveux en arrière puis, après avoir hésité, décida de ne pas se raser. C'était sa manière à lui de dire merde à la société. Il aimait ainsi passer ses mains sur sa barbe naissante en se contemplant dans le miroir. L'homme qu'il y voyait avait alors la tête de celui-qui-n'a-de-compte-à-rendre-à-personne, un artiste quoi, un Van Gogh ayant toutefois conservé ses deux oreilles. Il se contempla un long moment dans la glace et découvrit – bon, ce n'était pas vraiment une découverte – la bouée de sauvetage qui donnait à son ventre l'allure d'une bouteille de Perrier. Sa petite voix intérieure lui murmura : « On verra ça plus tard ». Ce dont il convint. Après avoir enfilé ses babouches, brillamment négociées dans le souk derrière la place Jamaa Alfna, Ben retourna à son bar américain. Les briques rouges du bar avaient été le petit plus qui les avait décidés, Susie et lui, à acheter l'appartement. Ce bar était synonyme de liberté d'esprit, d'ambition internationale, et ne manquait pas, depuis le soir de leur pendaison de crémaillère, de susciter l'admiration de leurs amis trentenaires dans le monde des médias.

Alors, il poursuivit ce qu'il aimait appeler, avec un certain sens de l'auto-dérision, le « nettoyage du frigo par la bouche ». Le principe n'était pas très compliqué. Il s'agissait tout bonnement de sortir du frigo tout ce qui traînait depuis des jours, où ce qui avait dépassé la date de péremption, et de le disposer sur le bar. Cette journée fatidique, Ben se composa ainsi un assortiment de truite fumée, gruyère, oignon, carottes, pâté et cornichon. Il se hissa sur le tabouret haut.

Au moment de démarrer sa dégustation, il remarqua, sur le bureau Louis Philippe installé contre le mur de l'entrée – le seul témoignage d'un monde avant les années 2000 dans cet appartement tourné vers l'avenir – un dossier rouge, débordant de papiers, qu'une large lanière en ficelle beige maintenait difficilement fermé. De l'écriture caractéristique de Susie, très droite et avec des pieds de lettres d'une longueur infinie – à l'instar de ses jambes —, il était inscrit au feutre bleu « *Courrier Édition du 21 octobre.* ». Après avoir ouvert le pot de mayonnaise, il prit machinalement la pochette, qu'il ouvrit à côté des victuailles. Par désœuvrement, un peu comme on lit le dos du paquet de céréales lorsque l'on prend seul son petit-déjeuner, il sortit la première lettre qu'il se mit à lire :

« *Chère Madame,*

Mon histoire est sûrement banale. Je ne suis sûrement pas la seule dans ce cas-là, mais je dois vous dire que cela ne me soulage guère. En quelques mots : j'ai l'impression d'être transparente... Depuis plusieurs années, lorsque je passe un moment avec mes amis, je me demande ce que je fais là. Je me demande ce que je représente pour eux. Et, pour tout vous dire, je suis persuadée que si je n'étais pas là, ce serait exactement la même chose pour eux. J'ai l'impression que ce que je dis ne les intéresse pas, qu'ils préfèrent écouter les autres, et qu'au final mes prises de parole les fatiguent. Ce qui leur arrive est souvent passionnant. Quand la même chose m'arrive c'est ennuyeux. Un peu comme si leur « souffrance » valait la peine et pas la mienne... Qu'en pensez-vous ?

Arial »

Ben sourit et avala un morceau de gruyère nappé de mayonnaise et entouré d'une feuille de salade. Il essaya d'imaginer à quoi pouvait ressembler cette pauvre fille. Grosse. Oui, pourquoi pas grosse. Mais pas une vraie grosse. Non,

une fille aux formes disons irrégulières : un buste fin mais des hanches larges. Sa chevelure, il se la représentait brune, raide et longue, lui tombant à mi-hauteur du dos. La peau devait être pâle, avec quelques boutons comme des traces d'une adolescence ingrate. Et puis il imagina la soirée type d'*Arial* avec ses amis. Il voyait un petit appartement parisien (pour lui il n'y avait d'appartement qu'à Paris). On accédait à cet appartement par une cage d'escalier sombre, avant d'ouvrir une porte blindée en acier épais et légèrement rouillé. La porte donnait directement sur un salon sombre comme la cage d'escalier, lorsqu'il n'était pas éclairé par l'une des trois petites lampes disposées sur un bureau, une table basse et un guéridon.

Oui, Ben avait cette imagination-là. Plus il avait de temps libre, plus il était capable de s'inventer des histoires. Alors, il voyait clairement la pauvre *Arial*, assise sur un tabouret, dos à la fenêtre – ses amis avaient dû s'octroyer les bonnes places sur le canapé et les fauteuils —, écoutant les histoires des autres, riant quand elle sentait qu'il fallait le faire, tentant de rebondir sur tel ou tel trait d'humour, puis se ravisant car la fenêtre de tir était passée. Puis, par désœuvrement ou simple charité, l'un ou l'autre lui demandait ce qu'elle pensait du sujet dont ils débattaient tous. Sa réponse à peine formulée était coupée par une blonde de service, plus vive, plus excitée, parlant plus fort.

Ben éplucha une carotte puis la dégusta en même temps qu'un morceau de pâté. Avec la télécommande, il alluma la chaîne stéréo et la voix du chanteur de *Starsailor*, à la tessiture élevée, emplît la pièce. Il rangea la lettre d'*Arial* dans la chemise. Il le fit avec une certaine délicatesse, comme s'il ressortait tout doucement d'une chambre où il avait pénétré sans frapper, et où des personnes dormaient. Lui revint à l'esprit un incident qui était intervenu lors de son adolescence à Aix en Provence. C'était l'année du bac et d'une canicule interminable s'était abattue sur la ville. Ben était allé boire un verre avec des copains de classe, place du Palais de justice. S'étant absenté quelques instants pour aller aux toilettes, il avait retrouvé à son retour une table vide. Il avait d'abord pensé à une blague. Il avait souri ostensiblement, assis seul à la table, pour montrer à ceux qui devaient être en train de l'épier, tapis derrière une voiture ou un platane, qu'il n'était pas dupe. Il avait fini son verre de mauresque, puis en avait commandé un autre. Il s'était abandonné à la douce tiédeur de l'alcool, se sentant à la fois la victime et le héros de cet épisode. Il avait balayé une bonne cinquantaine de fois la place du regard, sans jamais parvenir à débusquer les farceurs. Une demi-heure s'était ainsi écoulée et le visage hilare